

## **LA COMMUNE du VERGT de BIRON**

### **Canton de MONPAZIER (Dordogne)**

La commune en question est limitée à l'Est par celle de Biron, au Nord par celle de Gaugeac, au Sud et à l'Ouest elle confronte le département du Lot et Garonne.

Sa superficie est de 1.616ha 68a 40ca. Les terrains sont généralement argilo - calcaires, sauf aux alentours de Biron où ils passent à un ensemble sidérolithique sablonneux.

L'époque préhistorique est assez bien représentée sur le territoire du Vergt de Biron : on y ramasse de temps à autre des silex taillés de différents âges. Les haches polies et les pointes de flèches néolithiques sont toujours plus abondantes vers le Lot et Garonne, par exemple à « Mongru ».

A la sortie du bourg de Labrame, près de la borne départementale, un très beau mégalithique démontre qu'il y eut occupation du sol par les peuplades chalcolithiques (âge du cuivre), ou par celles de l'âge du Bronze. Ce lieu-dit est appelé « Le Point du Jour » et le dolmen appartient à M. André Beauvier domicilié tout à côté. La table de ce mégalithe, d'après l'évaluation d'un entrepreneur de travaux publics, pèserait plus de 60 tonnes.

Il existe, depuis 1985, sur le plateau où est situé le dolmen, une aire de repos et de pique nique très agréable.

D'après des notes relevées par feu M. le Curé Calès, le dolmen du « Point du Jour » posséderait une charmante légende, laquelle aurait été retrouvée (par le curé Calès), dans un journal personnel tenu au jour le jour par un ancien prêtre (vicaire de la paroisse de Saint-Cernin à la révolution, le curé Charles Dubalou.)

Voici cette légende :

Il était une fois un berger, boiteux et contrefait, qui un jour sauva la vie d'un loup gravement blessé. Ce dernier lui confia, en remerciement, le secret suivant :

« Vas t'allonger, au lever du jour, sur la table ferrière (en pierre de fer) et surtout ne redescends qu'après avoir reçu les premiers rayons du soleil d'été ! ».

La légende dit que le berger revint du dolmen, beau et fort comme Apollon. Elle prétend aussi que son troupeau de veaux doubla en rien de temps !

On peut peut-être expliquer cette légende par le fait que le dolmen est un monument funéraire datant probablement du Bronze Ancien -donc d'une époque où l'on pratiquait le culte du soleil- la période la plus marquante était celle du solstice d'été, c'est-à-dire le 21 juin.

Quand à l'anecdote du berger, du loup et du doublement de nombre de veaux, elle nous paraît correspondre à l'image d'Apollon. Le dieu grec Apollon (connu également sous l'épithète de Phoebos), était synonyme de beauté et de lumière, il était censé figurer le soleil et on l'appelait aussi « Le Brillant ». Il était paradoxalement l'ami des loups et des bergers -étant dieu, il était aussi magicien- il pouvait facilement doubler les troupeaux, guérir le berger de ses disgrâces physiques et se présenter sous l'apparence de ce dernier !

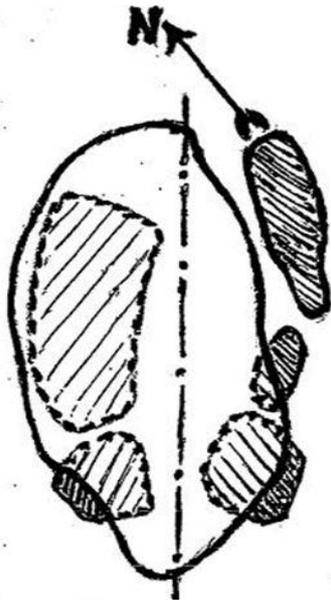
En réalité, nous pensons que cette légende comporte une légère empreinte originelle remontant à l'âge du Bronze, mais aussi l'influence d'une mythologie gréco-romaine non négligeable. Disons qu'il est assez normal de ressentir dans la légende de ce dolmen, les marques de civilisations ayant adoré le soleil : les romains

en particulier, qui occupèrent la Gaule durant plus de cinq siècles, en incluant la Narbonnaise.

Il subsiste d'ailleurs, encore de nos jours, des rites païens s'adressant au soleil : les feux de Saint-Jean que franchissent, pieds joints, en bondissant, des groupes de jeunes gens, en sont un exemple.

A l'époque de la colonisation romaine, les Gaulois allumaient des feux sur les hauteurs, le 21 juin et, pendant que certains d'entre eux bondissaient au-dessus du feu, les autres enflammaient une grande roue qu'ils lançaient dans la pente pour finir sa course dans une mare ou un ruisseau. La roue était, comme chacun sait, un symbole solaire.

Cette cérémonie rituelle du solstice d'été était dédiée à Béléus (ou Bélénos), qui n'était autre que l'Apollon Gaulois, c'est-à-dire leur dieu Soleil !



Dolmen du « Point du jour (Photo J-M.Baras - 2014)

Le point le plus élevé de la commune du Vergt de Biron se trouve « au Rouzet », 201 mètres, le lieudit « Cladet » ou « Cladech » est à 189 m et la basse vallée du Dropt est à 112 m.

Le Dropt est le cours d'eau le plus important sur le territoire de la commune : il draine les eaux de deux affluents, la « Dina », qui vient de Biron et le rejoint à Labrame, et le « Peyrot » qui lui apporte ses eaux près du Cambou.

Il y a trois autres ruisselets qui sont : « la Fontaine de Biron », « le Vergt », « la Bessade ». N'oublions pas « le Laussou » qui prend sa source sous le lieu de « Saint-Cloud », longe le Sud de la commune et va ensuite se jeter dans la Lède (en Lot et Garonne).

Complémentairement à ces cours d'eau, nous devons mentionner les sources de Labrame (elles sont les cinquièmes ou sixièmes de France en débit artésien). Ces sources alimentent en eau potable les cantons de : Monpazier, Beaumont du Périgord, Miramont de Guyenne, Seyches. Les surplus d'eau de ces sources, qui ne sont pas utilisés pour les circuits d'adduction d'eau, vont grossir le cours du Dropt.

La population du Vergt était de 564 habitants en 1815, 518 en 1876, 396 en 1911, 277 en 1937 et seulement 190 habitants en 1990.

Les lieux habités (ou qui furent habités) sont les suivants : Cante-grel, la Tuilière, Verdony, Benne, la Combe de Satan, Mongru, les Bruges, Beauséjour, la

Pourcal, le bourg de Labrame, le Planal, la Vaysse, le Moulin de Régalem, Lasparet, Tarticou, Roussie Haut, Pédoile, Leyraud, Roussie Bas, les Trouges, les Grangettes, Falgueyrat, la Georgine, Saint-Cernin, Salvie, Las Canals, la Combe, le Dolmen, Cazal Grand, Cladet ou Cladech, le bourg du Vergt, le Bouyssou, le Rouzet, Bertis, le Cambou, Mauvert, Terres-Blanches, les Cabannes, Grèze-Rouge, Las Patrasses, le Point du Jour et Waterloo. Ce dernier nom de lieu provient d'un ancien propriétaire qui était un vétéran de la garde impériale et avait regagné, définitivement, son domicile après la chute de Waterloo.

L'église du Vergt de Biron est connue et figure dans certains documents depuis fort longtemps. Il est fait mention de cette église en 1153 déjà, sur les registres de l'abbaye de Sarlat, elle appartenait alors à cette même abbaye : le vicomte A. de Gourgues, dans son « Dictionnaire Topographique » parle de « *Sanctus Pétrus de Auvert* », dépendances abbaye de Sarlat, 1153.

Cette église paroissiale est placée, comme l'église de Gaugeac, sous patronage de Saint-Pierre ès liens. La fête votive se tient le dernier dimanche de Juillet ou le premier dimanche d'Août.

Une seconde église existe au lieudit Saint-Cernin. En 1180, la paroisse de Saint-Cernin dépendait déjà de l'abbaye de Saint-Avit Sénieur (réf. Chanoine J. Laviaille). L'église de Saint-Cernin est placée sous le vocable de Saint-Louis, fêté le 25 Août, la fête votive se tient le dernier dimanche d'Août. D'après le vicomte A. de Gourgues dans son « Dictionnaire Topographique » : « *Sanctus Saturninus, Propr. Biron, Pancarte de l'évêque, 1556* ». En réalité, l'origine de Saint-Cernin vient de Saint-Saturnin, évêque de Toulouse -martyrisé et mort en l'an 210 de l'ère chrétienne-, fête patronale le 29 novembre.

Pour quelle raison ce lieu s'appelle t'il Saint-Cernin, alors que l'église, elle, est placée sous le vocable de Saint-Louis ? Tout simplement parce qu'avant l'église actuelle, il y avait déjà une autre église beaucoup plus vieille.

Cette ancienne église était donc dédiée à Saint-Saturnin, l'évangéliste du Languedoc et des régions environnantes.

A certains endroits, il persiste encore des traces de son passage : Saint-Cernin de Biron, Saint-Cernin de l'Herm, Saint-Cernin de la Barde, Saint-Cernin de Reilhac (tous en Dordogne), Saint-Cernin de Larche (près de Brive), Saint-Cernin de Lauzes (Lot), église Saint-Cernin de Toulouse, etc... En Corrèze, dans le Gers, en Dordogne, en Quercy et dans le Languedoc, son nom était orthographié fréquemment Saint-Cernin et Saint-Sernin (au lieu de Saint-Saturnin).



Eglise de Bertis (photos J-M.Baras - 2014)

Malheureusement, il ne reste rien de cette vieille église, seulement quelques semblants de fondations près de l'église actuelle. Il semblerait que les ravages des Maures, des Normands, des grandes compagnies et ceux causés par les intempéries, aient eu raison du lieu saint. Sur la fin du XIIIe siècle, ce bâtiment

était dans un état lamentable. Dans les premières décades du XIV<sup>e</sup> siècle, la famille des Gontaut - Biron et la collégiale de Saint-Avit Sénieur commencèrent à rebâtir l'église (tâche peu facile en raison des frictions franco - anglaises précédant la guerre de cent ans).

En 1300, Bertrand de Saint-Germain fit hommage à Pierre de Gontaut de tout ce qu'il possédait dans la paroisse de Saint-Cernin. Dans cette même période, Saint-Cernin était une dépendance de la bastide de Villeréal (Maubourguet). Dès 1340, la paroisse de Saint-Cernin, étant sans cure, fut intégrée par l'archiprêtre de Capdrot, et le collateur en était soit l'évêque de Sarlat, soit l'Abbaye de Saint-Avit Sénieur.

Il y a, finalement, une troisième église dans la commune du Vergt de Biron, l'église du hameau de « Bertis », laquelle est placée sous le vocable de Saint-Jean Baptiste, fête de la nativité le 24 juin. Le Vergt et Bertis dépendaient, autrefois, de l'archiprêtré de Fumel et de l'évêché d'Agen. Vergt, Saint-Cernin et Bertis relevaient, en 1760, de la justice locale de Biron et de la sénéchaussée de Sarlat.



Eglises de St Cernin

et du Vergt de Biron (Photos J-M.Baras - 2014)

Les archives du Vergt de Biron sont peu abondantes : toutefois on y retrouve quelques documents datant de la révolution. Les registres d'état civil prouvent, grâce à des procès-verbaux les accompagnants, que les prêtres remirent les archives communales et paroissiales aux maires des trois paroisses formant la commune du Vergt de Biron. Ces procès-verbaux, datés des 23 et 25 novembre 1792, démontrent que cette remise d'archives se fit dans le calme et fut assortie du serment de fidélité à la constitution, paraphé et signé, tel celui concernant le curé de Saint-Cernin dont copie ci-après : « Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, je promets soumission et obéissance aux lois de la République de laquelle déclaration lui avons donné acte et signé avec nous.

A Saint-Cernin, le 4 brumaire an 4<sup>ème</sup> de la République, et à signé :  
Charles Dubalou, Prêtre de Saint-Cernin ».

---

En 1808, un nommé Pierre Brassié était maire de la commune de Saint-Cernin. Les limites de la commune du Vergt de Biron ont, au cours du 19<sup>e</sup> siècle, fortement changé de tracé et cela à plusieurs reprises. Jusqu'en 1827, ce qui représentait l'actuelle superficie de la commune du Vergt de Biron était scindée en trois communes différentes : Saint-Cernin, Vergt et Bertis.

C'est alors que le 21 Août 1827, par ordonnance royale, il fut décidé que ces trois communes jointes à celles de Notre-dame et de Biron, formeraient une seule et même commune, celle de Biron : seuls subsisteraient les lieudits de « Vergt de Biron » et du « Château de Biron » en tant que succursales.

Autant vous dire qu'il y eut mésentente entre les conseillers municipaux d'une commune aussi disparate. La pagaille la plus complète régnait ici, il n'y avait personne aux réunions, tant et si bien qu'il n'y eut plus de réunion du tout. Heureusement que le 8 septembre 1840, le divorce fut prononcé par suite d'une ordonnance royale, la commune du Vergt récupérait enfin Bertis et Saint-Cernin et la totalité du territoire qu'elle possède encore aujourd'hui. Il fut même proposé à sa municipalité, afin d'effacer les rancoeurs et la tutelle des Gontaut-Biron, de lui donner le nom de « Vergt du Dropt » qu'elle n'accepta d'ailleurs pas, puisqu'elle conserva celui de Vergt de Biron.

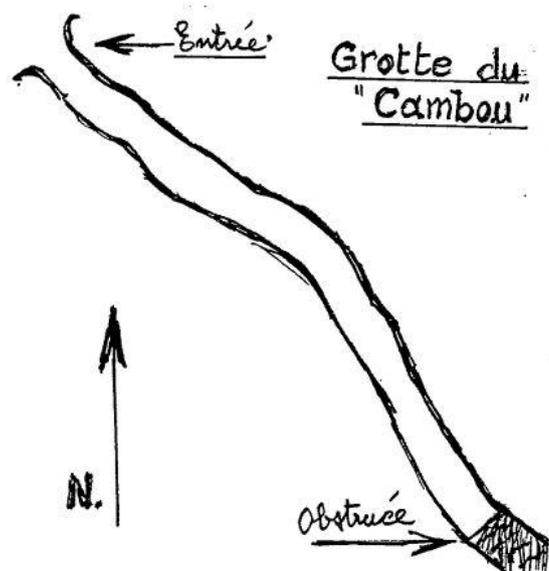
Parmi les curiosités du Vergt, on peut signaler l'existence d'un ancien cluzeau qui se situerait, d'après les « on dit », dans la pente de la colline, côté Sud, près de l'église du bourg.

Ce cluzeau, qui servit autrefois de souterrain-refuge et d'abri (peut-être même d'hypogée rituelle), est creusé dans le tuf calcaire et l'argile durcie. La voûte est taillée en arc brisé et les galeries se répartissent sous forme de croix latine.

Située près du hameau du « Cambou », une autre cavité appelée « Grotte du Cambou », se présente sous la forme d'une galerie dont le creusement, naturel, s'est effectué il y a plusieurs millénaires, par suite d'un ravinement intense causé par des eaux souterraines lessivant un joint de stratification. Elle est obstruée depuis peu par un éboulis à 25 mètres à l'entrée.

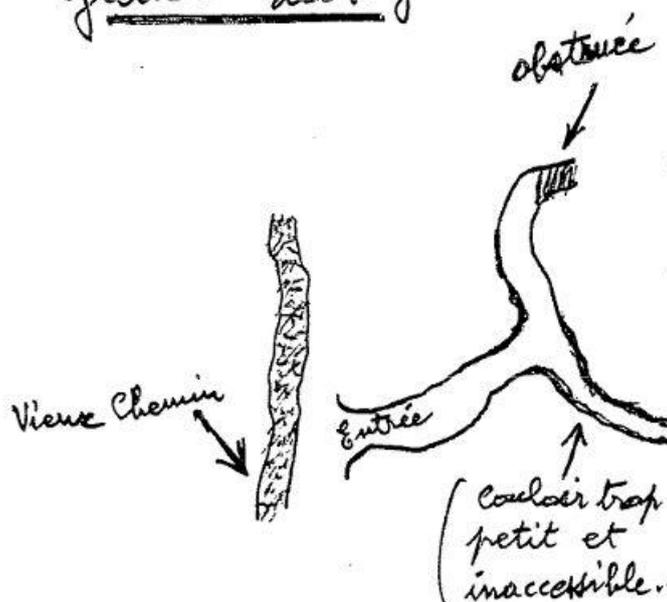
Deux sources émergentes coulent près de là, la première sort à une vingtaine de mètres, et la seconde sort à 200 mètres de la grotte. Ces deux sources passaient, il y a bien longtemps, dans cette couche friable où elles creusèrent alors le couloir de la grotte : elles alimentent, toutes les deux le « Peyrot », qui est affluent du Dropt.

En ce qui concerne « Le Cambou » et Saint-Cernin, une petite mise au point s'impose, car les deux noms ont un lien commun : Cambou est un nom de lieu dont la racine gauloise « *Cambo* » signifiait « courbe » de route ou de voie romaine, avec sommet fortifié, et parfois pourvu d'un monastère. Vraisemblablement, la définition étymologique et toponymique semble correspondre avec le lieu concerné de même que la topographie, par exemple : la côte du Cambou comporte deux courbes, elle aboutit nécessairement à un sommet, lequel sommet avait un camp romain fortifié et une église, le monastère était soit à Las Cabannes, soit à l'ancienne maison Bonfils, du Cambou.



Une troisième grotte, assez restreinte, se trouve en haut d'une colline dominant un petit affluent du Dropt. Elle est située en bordure d'un chemin près de « La Vaysse ». Une petite source s'écoule près de la caverne. Cette cavité s'enfonce dans le calcaire de Castillon, sur 8 mètres de longueur, après quoi le couloir se rétrécit et devient impraticable. L'affluent du Dropt, qui coule dans le vallon s'appelle « La Fontaine de la Vaysse ».

### grotte de "La Vaysse".



En 1811, le ministre de l'Intérieur adressa un questionnaire au préfet de la Dordogne, pour connaître le nombre de forges du département, l'importance de leur production, le nombre d'ouvriers y travaillant, le pourcentage de métal obtenu (selon le poids de minerai à fondre), le prix du fer ainsi obtenu, etc, etc...

Après enquête, le préfet répondit qu'il y avait un nombre de 27 hauts fourneaux pour 70 forges recensées (beaucoup de forges ne possédaient pas leur propre haut fourneau). Ces chiffres nous révèlent la supériorité du Périgord en matière de production du fer et de la fonte, car en ce qui concerne le Limousin et la totalité du Sud - Ouest réunis, l'enquête de 1811 n'avait dénombré que 108 forges au total.

La production du département de la Dordogne s'élevait, pour l'année de référence, à :

- 4.410 tonnes de fonte en gueuses (la gueuse était une sorte de gros lingot de fonte pesant de 650 à 950 kg l'une),
- 290 tonnes de fonte moulée (autrement dit 290 tonnes de produits manufacturés),
- et 2.217 tonnes de fer.

Le personnel employé pour ces différentes fabrications représentait un effectif de 1.400 ouvriers environ.

Parmi les 108 forges citées dans cette enquête de l'année 1811, nous avons retrouvé, répertoriée sous le n° 68, avec la mention suivante : Forge du Moulin de la Vaysse, située sur le Dropt, commune de Vergt de Biron, elle est inactive depuis longtemps !

Ensuite, au n° 69, l'indication suivante : Forge à haut fourneau de La Brame, située sur le Dropt, commune de Saint-Cernin de Biron (ceci nous prouve bien qu'en 1811, Saint-Cernin était une commune au même titre que le Vergt de Biron) ; il était aussi mentionné que la forge de La Brame était inactive depuis quelques temps, mais qu'elle existait de temps immémorial.

Le « Moulin de la Vaysse » est faussement appelé, actuellement, « Moulin des Sources de Labrame ». On retrouve très souvent près du bourg de Labrame, des blocs de mâchefer ou bien des morceaux d'aspect vitreux, de couleur bleu turquoise ou vert foncé, qui ne sont autres que des impuretés provenant du métal en fusion. Ce métal en fusion était produit, il y a 250 ans, par les forges de La Brame, qui étaient alors en pleine activité !



Il a été dit et redit qu'au 19<sup>e</sup> siècle, l'industrialisation de l'Est de la France avait été l'arrêt de mort pour les forges du Périgord : or, la cause première de cette déchéance fut, incontestablement, l'importation phénoménale, entre 1740 et 1800,

de fers provenant de Russie, d'Allemagne, de Suède, d'Espagne et d'Angleterre (à moitié prix des fers français).

Hormis cela, la qualité des fers produits dans notre région était inégalée, cette supériorité était due au fait que le minerai se récoltait dans des terrains riches en manganèse : or le manganèse a la propriété de durcir le fer. Jules César vantait déjà, dans son ouvrage sur « La Guerre des Gaules », la qualité et la solidité des fers du Périgord.

Au XIII<sup>e</sup> siècle également, les troubadours louaient le tranchant des lames fabriquées avec les fers du Périgord, dont la trempe exceptionnelle était due aux eaux de cette province.

En 1794, le Maître de Forges de La Brame était le sieur Pierre Escande qui venait d'acheter le château de Saint-Germain à la citoyenne Marguerite Deschamps, pour la somme de 80.000 francs. Le dernier Maître de Forges de La Brame fut M. Clerc (dont le fils devint maire de Monpazier durant la dernière guerre). Malheureusement, M. Clerc mourut tragiquement : il fut tué, dit on, par les fragments d'une meule éclatée.

La plupart des meules de moulins étaient fabriquées avec des matériaux propres à la région ; certaines de ces meules étaient faites avec des blocs de grès ferrugineux, les autres étaient taillées dans des blocs de silex stampiens (communément appelés « pierres meulières »). Jusqu'en 1914, il existait sur la colline, près de la Vaysse, une carrière de « pierres meulières » d'où l'on extrayait des meules de moulins. A cette date, il y avait encore quelques autres carrières en exploitation sur le territoire même de la commune du Vergt, par exemple : des carrières de pierre à bâtir, carrières de silex, de sable, de kaolin et de minerai de fer.



Du début de l'ère chrétienne jusqu'en 258, la garnison du camp romain de Saint-Cernin était constituée par un effectif d'environ 800 hommes. Ces soldats étaient en majorité, des Volques Tectosages (« Tardigo » et non « Tarticou », aurait un rapport linguistique avec Tectosages, et cela malgré une déformation de ce dernier, due à une influence germanique certaine) : les Volques Tectosages possédaient la région toulousaine depuis l'arrivée des Celtes en Gaule. L'effectif

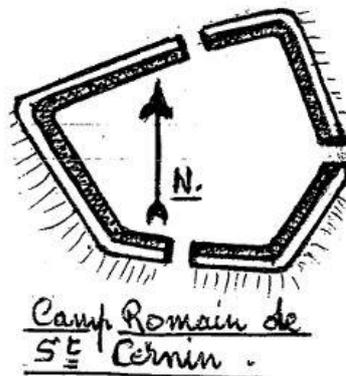
dont il est question, formait une cohorte de six cents fantassins (accompagnés de toutes les armes et machines de guerre), plus un manipule de 200 cavaliers (capables également d'être sur pied de guerre instantanément), le tout encadré par huit centurions romains (commandés eux-mêmes par un vétéran endurci répondant au nom de *Salvius*). Il y a, vraisemblablement, une certaine analogie entre le nom de ce dernier et celui du lieudit « Salvie » que d'aucuns pourraient attribuer au nom patois de la sauge.

Les Volques Tectosages, qualifiés aussi de « Tolosates », étaient recrutés dans la peuplade gauloise du même nom. Ils étaient alliés de la République Romaine, depuis la conquête de la Narbonnaise 150/120 ans av. J.C., et ensuite de l'Empire Romain. Les romains mirent 30 ans à coloniser la Narbonnaise, alors que la conquête du territoire gaulois (presque entier), ne prit que 6 ans à Jules César : ceci démontre la valeur guerrière et la résistance des Volques Tectosages et des Volques Arécomiques.

Il est vrai que la colonisation de la Narbonnaise se fit de façon plus perfide, mais il n'empêche que les romains durent user de ruse pour s'approprier cette province et juguler la combativité et la susceptibilité des deux peuplades gauloises citées plus haut.

Ces auxiliaires de l'armée romaine, cantonnés à Saint-Cernin, étaient d'une ardeur combative remarquable. Leur petit corps de troupe faisait partie d'une force d'intervention rapide et de soutien, aux légions gauloises intégrées dans l'armée romaine. Jules César, déjà, avait créé une légion spécifiquement gauloise qu'il avait désignée sous le nom de : « Alaudae » ou « Légion des Alouettes ». Les officiers, sous-officiers et soldats de cette légion étaient protégés par un casque dont l'ornementation représentait des ailes d'alouette. Les soldats gaulois étaient très appréciés par les romains, ils étaient des cavaliers hors pairs, des tireurs de fronde réputés, et, en somme, des combattants de valeur dont le courage était légendaire.

Après les premières invasions barbares de 258 et 276, en l'an 293, la composition de la garnison concernée n'était plus la même : le chef était romain, les centurions étaient gaulois, les fantassins étaient des auxiliaires Suèves ou Alamans et les cavaliers eux, étaient des Marcomans (autrement dit des proches parents germaniques des Suèves et des Alamans). Nous appelons votre attention sur l'analogie toponymique et étymologique du nom de la tribu germanique des « Marcomans » avec le nom du lieudit « Marcimain ».



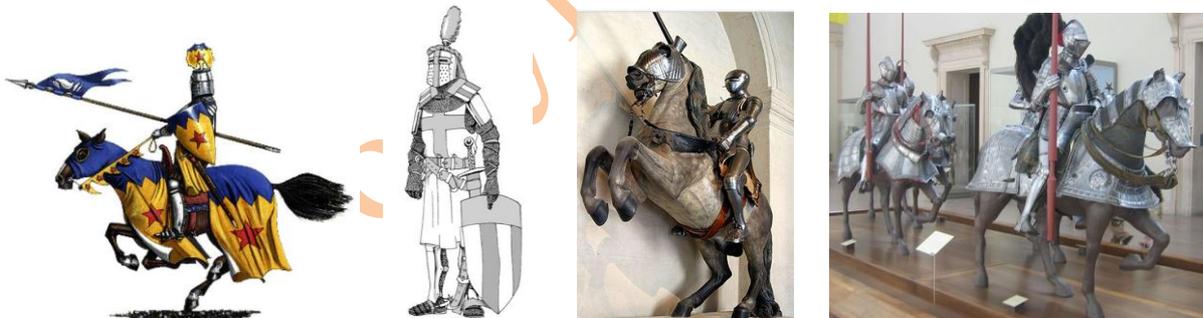
A la suite des invasions barbares évoquées plus haut, le camp militaire de Saint-Cernin aurait pu disparaître : or, la désastreuse insurrection des Bagaudes fut la cause de sa maintenance. En 286, l'empereur romain d'Occident, Maximien, parvint à écraser et mater ces paysans gaulois insurgés : par prudence, il jugea bon de conserver en semi activité, certains camps militaires ruraux, tout au moins ceux

qui occupaient une position stratégique particulière. L'idée était bonne car en 293, l'empereur romain d'Orient, Dioclétien, fractionna la gigantesque Aquitaine de l'époque (créée par Auguste), en trois provinces inégales : l'Aquitaine première, l'Aquitaine seconde et l'Aquitaine troisième dite « *Novempopulanie* » -Aquitaine aux neuf peuples-. Dans cette répartition, le Périgord faisait partie de l'Aquitaine seconde et était en limite avec la moitié Ouest de l'Aquitaine première.

Au cinquième siècle, les Bagaudes fomentèrent à nouveau des troubles sérieux. Ce n'était pas le plus grave, la chose la plus horrible fut le déferlement des hordes barbares germaniques, qui eut lieu le 25 décembre 406. Dans cette glaciale nuit de Noël, un véritable raz de marée ethnique submergea les premières lignes fortifiées gallo - romaines en Germanie, et franchissant le Rhin en divers points, se rua littéralement sur les malheureuses populations gallo - romaines. C'est ainsi que, pendant plus d'un siècle, les peuples germaniques, Wisigoths et apparentés, occupèrent l'Italie, le Sud Ouest de la Gaule et la presque totalité de l'Espagne. Les Suèves et les Vandales, eux, s'implantèrent primitivement en Espagne, puis en Afrique du Nord, pays où ils établirent un royaume couvrant les territoires de la Tunisie et de l'Est Algérien.

En 414, sous les ordres de leur roi Athaulf, les Wisigoths occupèrent les provinces suivantes : la Narbonnaise, l'Aquitaine troisième ou « *Novempopulanie* » et l'Aquitaine seconde.

En 450, le camp de Saint-Cernin était gardé par une troupe d'environ un millier de guerriers Wisigoths. L'emplacement, de même que celui du « Camp de César » (entre Cadouin et Belvès), avait une importance stratégique indéniable, car la limite de l'Aquitaine première ne se trouvait qu'à quelques kilomètres de là. Or, cette Aquitaine première faisait partie du royaume Franc et les contacts entre royaume Franc et royaume Wisigoth n'étaient pas particulièrement cordiaux. On peut même dire qu'ils devinrent franchement mauvais sous le règne de Clovis !



Images issues d'internet

A la fin du 6<sup>e</sup> siècle, le camp en question était encore maintenu par une garnison de Wisigoths. En un siècle et demi d'occupation, ces barbares germaniques s'étaient assimilés à la population et à la vie locale. Les mœurs des Wisigoths s'étaient considérablement adoucies, ils s'étaient romanisés et « aquitanisés » lentement. Aussi, à l'époque dont nous parlons, ils se targuaient fièrement d'être Aquitains plutôt que Wisigoths !

Au début du 8<sup>e</sup> siècle, entre 702 et 705, leur humble monastère étant situé au « Cambou » ou à « Las Cabannes », quelques moines rhénans auraient édifié (avec l'aide des paysans et des soldats du camp), sur ce haut lieu de Saint-Cernin, une église marchiale qui remplaça, désormais, l'oratoire qu'avaient élevé au 3<sup>e</sup> siècle, les disciples de Saint Saturnin. Cette église fut placée, comme il se devait, sous le vocable de ce saint vénéré. C'est la raison pour laquelle ce lieu se nomme Saint-Cernin.

=====



St Saturnin Martyre (photo internet)

=====

BIBLIOGRAPHIE consultée pour la réalisation du texte  
sur la commune du Vergt de Biron

- Dictionnaire Topographique de la Dgne, Vicomte A. de Gourgues, 1873 ;
- Dictionnaire Etymologique des noms de lieux en France, A. Dauzat, Paris, 1978 ;
- Toponymie Française, A. Vincent, Ed. G. Monfort, Brionne, 1981 ;
- Histoire Romaine, E. Maréchal, Ed. Delalain Frères, Paris, 1890 ;
- Histoire de la Gaule Romaine, J-J. Hatt, Bibl. Hist. Payot, Paris 1970 ;
- Les Gaulois, Albert Grenier, Bibl. Hist. Payot, Paris, 1945 ;
- Les Noms de Lieux de la France, A. Longnon, Paris, 1920/29 ;
- Atlas Linguistique de la France, J. Gillieron et Edmond, Paris 1902/13 ;
- Les Noms de Lieux dans les langues romanes, E. Muret, Paris 1930 ;
- Recherches sur l'origine de la Propriété Foncière et des noms de lieux hab. en France, période Celtique et période Romaine, H. d'Arb de Jub, Paris 1890 ;
- La Guerre des Gaules, Jules César, Ed. J. de Bonnot, rééd. Paris, 1970 ;

- La Gaule, Ferdinand Lot, Coll. Gr. ét. Histoire. Ed. A. Favard, Paris, 1947 ;
- Nouvelle histoire Romaine, Léon Homo, coll. Gr. ét. His., Lib. Fayard, Paris, 1943.
- La Gaule Mérovingienne, Maurice Prou, Bibl. Hist. Ill. Paris, 1890 ;
- Les Races et l'histoire, E. Pittard, Coll. Evol. de l'Hum. Paris, 1924 ;
- Histoire de la Gaule, Camille Julian, Ed. Robert Laffont, Paris, 1971 ;
- Le Canton de Monpazier, Dr R. L'Honneur, Le Périgourdin de Bordeaux, 1937 ;
- Histoire de France, Tome I, Maxime Petit, Libr. Larousse, Paris, 1900 ;
- Histoire de l'Eglise, L. David, Libr : Blond et Gay, Paris, 1910 ;
- Les Premiers Siècles de l'Eglise, Jean Bernardi, Ed. Cerf - Hist. Paris 1987 ;
- Les Paroisses Rurales, du 4<sup>e</sup> au 11<sup>e</sup> siècle, Imbart de la Tour, Paris, 1900, Réed. 1979 Picard ;
- L'Eglise des Apôtres et des Martyrs et l'Eglise des Temps Barbares, Daniel Rops, Coll. Gr. Et. Hist., Fayard, Paris, 1948/5.. ;
- La Fin du Paganisme, 2 vol. Gaston Boissier, Libr. Hachette, Paris, 1894 ;
- La Sidérurgie Française au 19<sup>e</sup> siècle, Gilles Bertrand, Genève, 1968 ;
- Les Anciennes Forges de la Région du Périgord, E. Peyronnet, Bdx, 1958.

=====

